

La doublure

La situation, paraissant aussi inattendue qu'audacieuse, me rappelait que je ne connaissais ces personnes qu'au travers de mon regard. Et de celui d'Yzé, ma jumelle flamboyante.

D'aussi loin que je me souviens, même avant la mort de Maman et Papa, elle était la lumière, et moi, une ombre discrète. Chacune y trouvait son compte : petite déjà, elle se pavanait ; je détestais être au centre. Loin des projecteurs, elle s'étiolait ; moi, je redoutais leur feu. À vingt-trois ans, rien n'avait changé. Notre vie dans le logement familial s'était organisée ainsi. Rien ne présageait que bientôt, je serais exposée.

Tout avait commencé la veille, à mon insu : comme souvent, je randonnais depuis plusieurs jours. Seule, de refuge en refuge. Le métier de correctrice me permettait de gérer mon temps. J'adorais me couper du monde, en pleine nature, dans le silence. À mon retour, le choc fut brutal : Yzé, méconnaissable, gisait sur le sofa. Sous mon regard horrifié, elle fondit en larmes, le visage caché dans un grand foulard. Sa voix inaudible noyée de sanglots, je dus parlementer pour l'inspecter : sur sa peau dévorée de croûtes rougies pullulaient de petites bulles écœurantes. Pour une fois, ma sœur n'exagérait pas : elle, si sublime, était repoussante. Outre l'éruption qui la défigurait, elle luttait contre une fièvre de cheval. De profonds cernes violets creusaient son visage. Je peinais à lui faire face. Dans mes yeux se lisait la confirmation de son effroyable métamorphose.

« Varicelle ? » demandai-je. Elle opina en reniflant misérablement. Depuis la veille et le diagnostic du médecin, elle se dopait aux fortifiants et aux antiviraux. Plus que tout, elle craignait les cicatrices. Pour une star de la beauté, rien de pire. Son apparence constituait sa carte de visite et son gagne-pain. En effet, avec l'avènement des influenceuses, elle avait considérablement développé son activité : cosmétique, mode, coiffure, bijoux. D'un hobby de jeune fille, elle avait fait son métier. De son prénom, une véritable marque. Aux côtés de prestigieux partenaires, elle menait son business avec talent, et s'épanouissait dans ce milieu. Mes valeurs étaient aux antipodes et je fustigeais son artificialité. Mais la voir aussi démunie me radoucissait. Pour elle, l'incident passager virait au drame. Alors, elle prononça l'impensable : « Zoé, tu dois me remplacer. »

Elle enrageait : elle préparait l'événement depuis des mois. Le *Beauty Festival* ne se tiendrait pas sans elle. « J'ai des contrats. Ils comptent sur moi, tu ne comprends pas ?! » hurla-t-elle. Je ravalai ma riposte face à l'injuste colère, car même l'ermite adepte du jogging-chaussettes que j'étais ne pouvait nier : cette manifestation phare était incontournable. Les affiches fleurissaient dans le métro, la radio

martelait l'information. *Vogue* couvrirait le gala et la séance de dédicaces lancerait sa propre collection. Je mis la proposition de ma sœur sur le compte de la fièvre : « Tu délires ? Comment veux-tu que je te remplace ? Tu m'as bien regardée ? »

— Je t'en supplie ! Rien que quelques heures. »

Ses yeux imploraient les miens. Je n'en croyais pas mes oreilles : elle était sérieuse. L'idée m'horrifiait. Je connaissais le job : s'exhiber dans un monde d'apparences, affublée de tenues extravagantes, parler avec aplomb, tout calculer. C'était terrible. D'ailleurs, l'imposture ne bernerait personne : ces gens savaient tout d'Yzé. Via le portfolio qu'elle alimentait sur internet, rien n'échappait à ses milliers d'abonnés : grain de peau, couleur de l'iris, démarche. À l'inverse, j'ignorais tout de ceux qui gravitaient autour d'elle. Décidément, l'idée de ma sœur n'était pas audacieuse, elle était dingue ! J'étais pétrifiée. Pourtant, deux heures après, Yzé, exténuée et en proie à un désespoir complet, m'avait convaincue : personne ne soupçonnait mon existence. On ne verrait qu'Yzé, l'unique. Dès ce soir, elle me formerait. Demain matin, elle me maquillerait, choisirait la tenue idéale, me ferait un briefing millimétré. « Tu suivras mes instructions à la lettre. Tu donneras aux gens ce qu'ils attendent. *Easy* ! Tu me sauves ! »

Comment aurions-nous pu savoir ?

L'agitation dans le hall bondé du palace me frappa de plein fouet. Déjà, sur le tapis rouge, les flashes et les cris éperdus des fans m'avaient saisie. Yzé m'avait prévenue, montré des vidéos. Mais le vivre, c'était différent. Quelle ineptie ! Quand la portière de la limousine s'était ouverte, ce fut comme sauter d'un avion sans parachute. Et si je trébuchais ? Yzé avait choisi des talons raisonnables, pour une fois. Indétectables sous cette longue robe, avait-elle assuré. Mais je m'étais si peu entraînée à déambuler ainsi accoutrée ! Les mots d'Izé tournaient en boucle, je m'accrochais à cette bouée : « Fixe un point droit devant. Et quoi qu'il arrive, *smile* ! » Dans ce tumulte fou, je progressais, déphasée. Pourtant, aussi dingue et effrayant que ça puisse paraître – et ça l'était véritablement –, mon sourire factice me servit de laissez-passer. J'avais fui le regard du chauffeur : il aurait vu que je n'étais que moi ! Puis, j'avais traversé la nuée qui hurlait le nom de ma sœur derrière les cordons de sécurité. Ce trottoir mesurait donc un kilomètre ? Oppressée dans son bustier ajusté, tremblante dans ses sequins argentés, la main moite sur sa pochette incrustée de brillants, j'avais franchi l'obstacle. Devant la porte-tambour du palace prit fin mon angoissante apnée.

À l'intérieur, le directeur me salua sous le crépitement des appareils. Yzé m'avait détaillé le protocole. Non loin, Bastian, son agent, jubilait, radieux. À lui aussi, elle avait tu la vérité. Même très entourée, ma sœur n'en était pas moins seule que moi. Qui l'eût cru ? En avait-elle conscience ? Yzé

m'horripilait avec ses grands airs, mais je la sentis soudain proche de moi. Cela dit, pour l'heure, c'était moi, sur la sellette. « Reste *focus* ! » m'avait exhortée Yzé par une autre de ses expressions idiotes.

Je m'étais lancée. Sous les dorures, un public fervent m'applaudit à tout rompre. Des *bravo* enthousiastes fusaient. Mes joues s'empourpraient. Mais ma jumelle l'avait juré : le fond de teint ferait barrière. En effet, un gigantesque miroir renvoya mon reflet : j'étais bel et bien Yzé, c'était à s'y méprendre. Plus tôt, dans l'appartement, après le fastidieux *relooking*, un silence s'était fait au moment d'apparaître nouvelle. La virtuose s'était surpassée : outre son emblématique coiffure, j'arborais un maquillage d'une sophistication experte. Jamais notre similitude ne s'était dévoilée ainsi : Yzé, malade, avait mon teint brouillé quotidien et moi, Zoé, je resplendissais sous les traits de ma sœur. Nous avions ri de cette si parfaite illusion et de mes irrépressibles démangeaisons. Avec ces ongles laqués ? *No way* ! Cette révélation d'une Zoé-Yzé eut un double mérite : nous détendre et me donner le cran nécessaire. À me revoir dans l'immense glace de l'hôtel, ma poitrine se libéra, mon poulx s'apaisa : oui, je passerai pour elle.

Puis tout s'enchaîna, orchestré par Bastian. Cinquante *superfans* avaient gagné le droit de m'acclamer dans le hall, mais aussi celui d'acheter en avant-première – et à prix d'or – la fameuse palette de fards produite en *collab* avec moi – avec Yzé. Une édition limitée. Bastian me guida jusqu'au grandiose fauteuil noir et fuchsia. De part et d'autre, des pyramides de précieux coffrets. Des panneaux publicitaires démesurés encadraient mon trône. Sur un guéridon baroque, des feutres pailletés m'attendaient. « Croise haut les jambes, pivote de quarante-cinq degrés, profil gauche. Les gens défileront un par un, voudront les trois lettres de mon nom sur leur boîte. Pour la photo, menton fier, large sourire. Et *next* ! Trois quarts d'heure intenses à la chaîne. » La veille, ce furent les consignes d'Yzé pendant que je contrefaisais à l'infini son célèbre paraphe. En effet, tout se passa comme prévu... jusqu'à la venue de ce garçon. Il était l'avant-dernier. Une courte pause était programmée ensuite, avec rafraîchissements, dans un salon privé. Je me sentais bien. *Easy!* aurait-elle dit. Je souris au jeune admirateur. Il avait maquillé son fin visage à mon exacte image, y compris le strass délicat au coin des yeux. Troublant miroir de moi-même. Son regard m'enveloppa, hypnotique. Bouleversée par le culte qu'il me vouait, je m'appliquai et, lui tendant le coffret signé, j'ajoutai : « Merci d'être venu ! » Il prit religieusement son kit d'ombres à paupières. Je vis ses doigts frémir. Transi, il contempla l'autographe avec émotion et me fixa à nouveau avec une intensité dérangeante. Sa voix tremblait : « Yzé, je vous adore. J'aime tout de vous ! Comment vous remercier ? Ce cœur à côté de votre nom, c'est... c'est...

– ... juste normal ! » complétai-je.

Puis les mots chaleureux de l'adolescent me glacèrent : « Au contraire, vous ne faites jamais ça ! Alors, merci mille fois ! »

Je ris nerveusement. « J'expérimente un peu », improvisai-je. Mais son air sceptique rembrunit ma pensée. Il hasarda une confidence : « Moi aussi, j'ai perdu mes parents. Votre tweet, je me le suis fait tatouer sur le bras. »

Il releva sa manche : *Mon cœur a tant saigné que je ne veux plus le dessiner. Yzé.* Quelle niaiserie !

« Une photo, c'est possible ? » réclama-t-il.

Avec un rictus plus faux que jamais, je fixai l'œilleton de son téléphone. Sur le cliché s'affichaient nos visages, et entre eux, l'emballage noir et fuchsia, brandi fièrement. Dessus, le feutre avait un peu bavé.

Puis, le dernier fan s'était présenté. Mécaniquement, j'avais souri, signé, hoché la tête à ses propos puis tendu l'ultime produit de la pile.

Comme un robot, j'avais suivi Bastian. Le selfie du gosse devait déjà inonder les réseaux avec force commentaires sur ce satané dessin. Yzé m'en voudrait. Depuis le salon privé, je filai aux toilettes pour lui envoyer un texto rassurant. Elle devait trépigner devant la retransmission de l'événement sur internet. À mon retour, Bastian me tendit un verre salvateur : quel coup de chaud ! Je bus une grande gorgée : « Audacieux, ton truc ! » critiquai-je avec une moue dubitative. « Tu ne reconnais plus le jus de cranberries ? » Il ne releva pas mon explication foireuse, déjà focalisé sur le déroulé de notre journée.

De fait, j'enchaînai avec le *shooting*. Dans le studio monté dans une suite de l'hôtel, Lucy, ma photographe attitrée, m'accueillit avec une bise appuyée. Pendant les retouches maquillage, elle me lança : « Nouveau parfum ? Ça te va bien. » Ce compliment anodin tomba comme une pierre dans mon esprit. Une erreur de flacon ce matin ou ma peau en modifiait-elle l'effluve ? Je bredouillai une réponse vague, et son regard s'attarda un instant. Puis les prises de vue commencèrent. À chaque interaction, l'angoisse en moi montait. Pendant la séance pourtant, Lucy ne tarit pas d'éloges : « Yzé, tu es plus lumineuse que jamais ! » Mon agent, à son tour, ne cessait de s'extasier : « Avec le public aussi, tu étais si fraîche ! Ce sera un succès ! » Mes dernières craintes s'envolèrent, et pour cause : tous m'adoraient. À la fin, Bastian s'éclipsa pour prendre un appel. Il revint, les yeux brillants : « C'est presque fini, ma belle ! Une surprise t'attend sur la terrasse. Tu l'as bien méritée ! »

Le cœur battant, je m'avançais. Une surprise ? Qu'est-ce que... ? Une main enserra ma taille et me fit basculer. La seconde d'après, des lèvres se plaquèrent aux miennes. Dans mon oreille, on susurra : « Je suis rentré d'Aspen plus tôt. Que dirais-tu de quelques jours de vacances ? On partirait demain matin. »

Bon sang, qu'il était beau ! Je n'eus aucun mal à sourire. Cette fois, mon teint me trahirait à coup sûr. Mais était-ce si gênant ? La tempête grondait dans ma tête. Comment réagir ? Si au moins Yzé m'avait informée qu'elle sortait avec ce... ce...

« Yann ? Je t'emprunte notre Yzé une minute encore... » Je remerciai secrètement Bastian pour cette information cruciale.

Je minaudais un : « Je reviens tout de suite ! »

Le joli cœur acquiesça. Il était à tomber. Décidément, ma sœur avait une vie hors du commun. Et pas si pénible, finalement ! La journée se poursuivit comme en pente douce : j'avais triomphé de tous les obstacles. Jusqu'au dîner qui clôtura l'événement, personne n'avait soupçonné la vérité.

À la nuit tombée, dans la limousine, le téléphone d'Izé vibra dans ma main : une série de messages passionnés disaient l'impatience de Yann. Des points de suspension laconiques comme seule réponse attisèrent manifestement le brasier. Grisée par l'alcool et le tourbillon de cette incroyable parenthèse hors de mon monde, je revis ces visages, ces sourires, ces cris. Me revint le souffle chaud de mon amoureux dans l'ascenseur. Quand j'arrivai enfin chez nous, je m'écroulai et ôtai mes escarpins, heureuse. Yzé, toujours blafarde, m'accueillit avec une anxiété palpable.

« Alors ? On t'a démasqué ? » demanda-t-elle, s'accrochant à mes bras. Son haleine lourde m'incommoda. Je m'écartai et répondis vivement : « Au contraire ! »

Ses yeux fiévreux se plissèrent sous l'affront. Elle attendait un compte-rendu circonstancié.

« Je suis cuite ! » m'exclamai-je, théâtrale. En réalité, bien qu'éreintée, une nouvelle sensation de puissance m'emplissait. Derrière mes paupières closes, je devinais ma sœur, excédée par mon silence. Elle finit par craquer, hausser le ton, me reprocher l'initiative du dessin en forme de cœur au bas de *sa* signature, sans parler des longues heures sans la moindre nouvelle. Je lui rappelai que *je* lui avais sauvé la mise, que toute cette mascarade s'était jouée contre *mon* gré. Par *sa* faute, *mes* pieds avaient souffert le martyre. J'avais perdu *ma* journée pour *elle* et...

« La belle affaire ! Pour ce que tu en fais ! »

Sa réplique me gifla sèchement. La discussion dérapa en violente dispute. Critiques et insultes fusèrent. Lorsque l'un des escarpins l'atteignit, nous en vîmes aux mains. Après ça, Yzé claqua la porte de sa chambre. La rupture était consommée.

Cette rage couvait-elle en moi depuis toujours ? Depuis l'accident ? Depuis que ma jumelle était devenue une icône ? Cette bouteille de Chardonnay qui ne me résista plus très longtemps ne me fournit peut-être pas une réponse très juste. Toujours est-il qu'un peu plus tard, dans la pénombre de l'appartement rendu irrespirable par l'insolente présence de ma sœur, l'idée se forma : après tout, j'avais été *elle* toute une journée. Et puisqu'Yzé était unique, je l'étais aussi !

Je me postai devant la psyché du salon. Le gigantesque portrait d'Izé me défiait dans son cadre flamboyant. En un instant, mon sourire se calqua sur le sien et mon reflet, dans la robe à sequins, renvoya de moi la semblable image parfaite.

En retournant vers la chambre close, j'empoignai un des coussins moelleux du sofa. Aucun bruit ne me trahit : pas même mes pas près de son lit. Enfin, quand les mains de ma sœur battirent l'air en vain pour libérer sa bouche de mon emprise, dans ma tête résonnèrent à nouveau ses paroles visionnaires : « Zoé, tu dois me remplacer. »